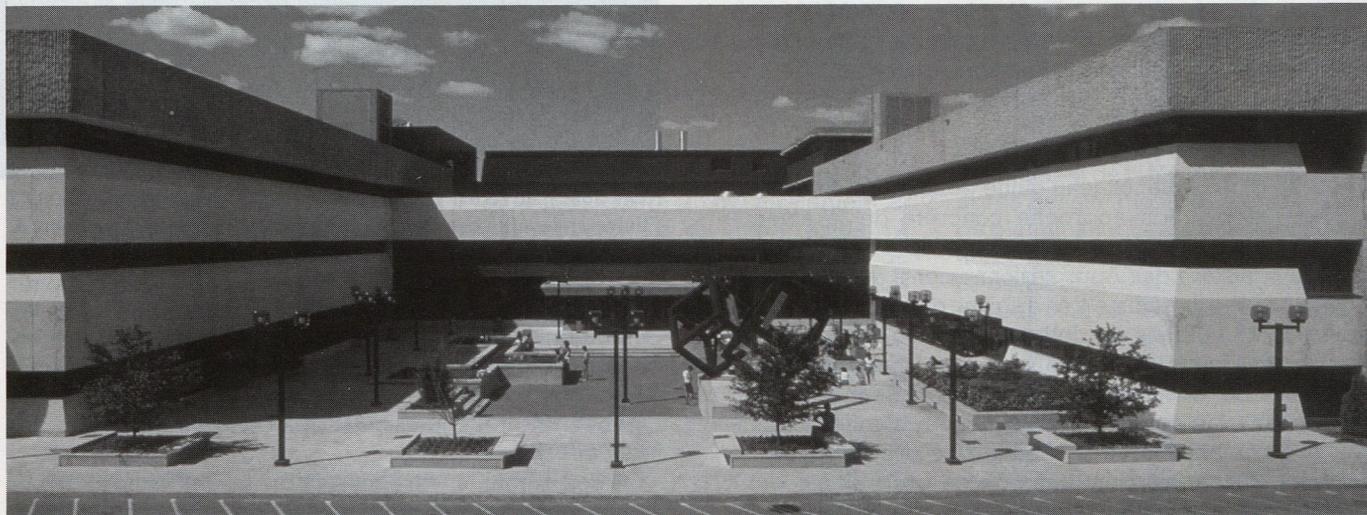


L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

PAR ÉLAINE HÉMOND



CLAUDE DEMERS, UQTR

Vue du campus de l'Université du Québec à Trois-Rivières.

« Nous étions embarqués sur un bateau qui voguait toutes voiles dehors. Peut-être y avait-il quelques vagues, mais on s'en balançait des vagues! » Plus que des difficultés, Gilles Boulet, qui était à la barre de l'Université du Québec à Trois-Rivières lors de sa mise à flot en 1969, se souvient de l'enthousiasme partagé non seulement par l'équipage, mais par la collectivité toute entière.

À Trois-Rivières, le décret du 19 mars 1969 ne marquait pas le début d'une aventure, c'était plutôt l'aboutissement d'un projet régional de plus de 15 ans! On créait en effet l'UQTR dans la foulée de pressions populaires remontant au début des années 50 et, surtout, d'un Centre des études universitaires en fonctionnement depuis 1961, qui accueillait déjà plus de 2 000 étudiants.

CONVERGENCE DE LA RÉFLEXION ET DE L'ACTION

« Chez nous, le cheminement qui a mené à la création de l'Université et à son développement s'est fait dans l'harmonie », estime Gilles Boulet qui, à Trois-Rivières, fut l'un des portedrapeaux du projet. « Dans ces années d'après-guerre, tous les gens qui réflé-

chissaient savaient que la création de nouvelles universités au Québec était incontournable, explique-t-il. L'inadéquation entre la foule de jeunes qui montaient et le nombre d'universités était évidente. Par ailleurs, nous savions que Trois-Rivières comptait suffisamment d'étudiants pour avoir sa propre université. »

Ce constat fait, différentes initiatives ont bientôt convergé vers l'établissement de plusieurs filières d'enseignement préuniversitaire et universitaire (notamment en commerce et en sciences) dans la région. Se souvient-on que, dès 1956, le Séminaire Saint-Joseph de Trois-Rivières accueillait déjà 18 étudiants à la première année du programme de sciences de l'Université Laval? L'attachement naturel de la région, tout comme celui de Gilles Boulet qui avait été formé à l'Université Laval, allait à Québec. « Nos collèges classiques étaient affiliés à la Faculté des arts de cette université », explique-t-il, en soulignant qu'à la fin des années 50, il était membre de la Commission Lafrenière dont la mission était de réviser en profondeur la programmation des collèges classiques relevant de l'Université Laval. « J'ai acquis

là une expérience qui allait m'être très utile par la suite. »

On ne s'étonne donc pas qu'en 1961, Mgr Pelletier, l'évêque de Trois-Rivières, confie à Gilles Boulet la responsabilité d'une corporation destinée à coordonner les efforts d'enseignement universitaire entrepris par trois institutions de la région. Cet embryon devient bientôt le Centre des études universitaires (CEU) de Trois-Rivières qui, rapidement, se donnera une mission d'enseignement aux adultes, notamment aux maîtres en exercice.

Dans tout le Québec, parallèlement aux innombrables remises en question en éducation, les diplômés des écoles normales manifestaient, en effet, leur désir d'obtenir un bacca-

DES ANNÉES ET DES PERSONNALITÉS

LES RECTEURS

GILLES BOULET	1969-1978
LOUIS-EDMOND HAMELIN	1978-1983
JACQUES R. PARENT	1983-1993
JACQUES A. PLAMONDON	1994-

lauréat ès arts. Alors que l'Université de Montréal avait mis sur pied des cours du soir et des cours d'été pour satisfaire aux demandes des titulaires de brevets A et B, la Faculté des arts de l'Université Laval maintenait une position très conservatrice. M. Boulet avait en mémoire les discussions tenues sur le sujet à la Commission Lafrenière et eut l'idée d'offrir à Trois-Rivières un tel programme de façon expérimentale. Soumettant son plan au Conseil d'administration du CEU, confronté alors à un déficit de 25 000 \$ jugé énorme, il se heurte à un refus catégorique. On craignait un accroissement du déficit.

DES UNIVERSITAIRES ENTREPRENEURS

Persuadé de l'intérêt universitaire et économique de son projet, Gilles Boulet ne rend pas les armes et propose d'en prendre personnellement la responsabilité financière dans un compte en fiducie. « Si nous faisons des profits, je les redonnais au CEU, et si, par contre, il y avait un déficit, je l'assume personnellement », raconte-t-il. Jean-Guy Béliveau, son tout premier adjoint, qui fut par la suite vice-recteur aux communications à l'UQTR, puis directeur général de la Télé-université, s'est alors porté solidaire du risque. En collaboration avec les gens de l'Université Laval, on mit donc au point un bac ès arts de 100 crédits qui, dès le premier été, attira 500 personnes de toutes les régions du Québec. « Pendant trois ou quatre ans, le CEU de Trois-Rivières a été le seul centre où les maîtres en exercice pouvaient acquérir un baccalauréat ès arts de l'Université Laval. »

En grande partie grâce à ce projet, le CEU de Trois-Rivières a pris de l'ampleur et, petit à petit, des négociations ont été menées en vue d'obtenir une charte universitaire. L'absence de cette reconnaissance maintenait le Centre à l'écart des subventions gouvernementales. Malgré l'intervention de Mgr Pelletier, Arthur Tremblay, l'homme-clé du ministère de l'Éducation de l'époque, refusait cette charte. « Mais son attitude était logique et correcte, précise M. Boulet, car il attendait les résultats du Rapport

Parent qui devait donner clairement les directives. »

Malgré ce dépit, le CEU continue à s'étoffer et on ajoute bientôt aux programmes existants la première année en sciences de l'éducation et en lettres. Parallèlement, les cours en sciences de l'administration sont consolidés et de nombreux cours du soir sont offerts aux adultes.

Une licence et un doctorat en philosophie ainsi qu'en théologie viennent bientôt enrichir la liste des programmes dispensés à Trois-Rivières. Après de longues négociations que le recteur poursuit avec quatre éminents Jésuites, une entente amène le CEU à offrir ces prestigieux programmes accrédités par l'Université grégorienne de Rome.

Enfin, le ministère de l'Éducation finit par reconnaître la corporation du CEU, mais sans droits aux subventions. Puis, à la fin des années 60, le Centre profite enfin, au même titre que les autres universités, des subsides accordés au prorata du nombre d'étudiants à temps plein inscrits dans les divers programmes.

UNE NAISSANCE ATTENDUE

Le 10 décembre 1968, alors que le projet de loi créant l'Université du Québec vient d'être adopté, le ministre Paul Gérin-Lajoie annonce que Trois-Rivières sera des trois premières universités constituantes du nouveau réseau, avec Montréal et Chicoutimi. L'Université du Québec à Trois-Rivières

sera officiellement créée trois mois plus tard. Bien qu'on ne partait pas de zéro, il fallut faire vite pour qu'elle soit en mesure de prendre le relais du CEU dès septembre 1969. L'Université naît alors de la fusion du CEU et de l'École normale Maurice-L. Duplessis. « Cette institution, qui avait une dizaine d'années, avait été sous la direction initiale de l'abbé Massicotte et de Robert Champagne », précise M. Boulet, en rappelant l'excellente réputation dont elle jouissait dans la région.

Dès la première année, la jeune université enregistre quelque 4 000 inscriptions. Malgré l'important bassin d'enseignants attachés aux deux institutions fondatrices, le nombre de professeurs était insuffisant et il fallut rapidement en recruter de nouveaux. « Des candidatures nous parvenaient de France et de Navarre... et nous n'avions pas le choix de les juger sur dossier. Nous avons ainsi engagé plusieurs professeurs, et si certaines erreurs ont été commises, des coups magistraux ont été réalisés. » En 1994, les erreurs ont disparu et les coups magistraux demeurent...

Gilles Boulet situe par ailleurs au chapitre « des difficultés qui auraient pu se présenter », les pourparlers qui ont entouré l'intégration à l'UQTR des professeurs de l'École normale Duplessis. « Les professeurs de cette institution étaient syndiqués et rattachés au ministère de l'Éducation. Mais

Nomination de Livia Thur à titre de vice-rectrice à l'enseignement et à la recherche de l'UQTR. Elle est ici accompagnée de Gilles Boulet et Jacques Parent.



la nouvelle entité juridique, l'UQTR, n'était d'aucune façon liée à ce syndicat. On nous avait d'ailleurs bien avertis... », explique-t-il, en rappelant la délicatesse de la situation. En effet, plusieurs fois, le syndicat convoqua des rencontres officielles afin de discuter du passage des professeurs à l'Université. « Chaque fois, inlassablement, j'annonçais que je rencontrais une assemblée des professeurs de l'École normale Duplessis. » Amusé rétrospectivement par cette bataille de subtilités, M. Boulet rappelle que c'est en collaboration avec Robert Champagne et Paul Gagné, le président du syndicat, qu'il a pu répondre aux inquiétudes d'un certain nombre de professeurs. Leur intégration à l'Université s'est d'ailleurs réalisée dans la plus grande harmonie.

Par la suite, la même civilité a, selon le recteur-fondateur, présidé à la négociation de la première convention collective des professeurs. « Rien à voir avec ce qui s'est passé ailleurs au Québec. »

BOURRASQUES ET ACCALMIÉS

Ce n'est que plus tard, en 1975, que les négociations syndicales ont pris une autre tournure avec une grève des professeurs. « Peu de gens le savent, mais l'UQTR a alors été officiellement fermée pendant quelques heures, confie M. Boulet. En pleine nuit, à la suite du départ brusque de la table des négociations des représentants

syndicaux, des décisions terribles ont été prises. J'ai réveillé Robert Després, alors président de l'Université du Québec, qui m'a donné le feu vert pour fermer l'Université jusqu'en septembre. Nous étions en avril. J'ai aussitôt fait connaître cette décision aux intéressés, et les téléphones se sont mis à bourdonner à Trois-Rivières. Quelques heures plus tard, on nous rappelait à la table des négociations et, dans la même nuit, je réouvrais l'Université ! »

À côté de ces différends internes, mineurs en regard des projets qui motivaient ses forces vives, l'UQTR se bâtissait conformément à son objectif de devenir une université à part entière. « Nous voulions un éventail normal de cours en sciences, en histoire, en lettres, en administration, mais nous tenions aussi à nous développer en ciblant des créneaux encore inoccupés par les autres universités. » Systématiquement, l'équipe fondatrice a passé en revue les champs d'enseignement couverts ailleurs, en Europe, aux États-Unis et au Canada anglais. Les loisirs et la récréologie sont vite ressortis comme une idée intéressante, et Jean-Pierre Lavigne, un Québécois finissant au doctorat dans une université californienne, fut embauché et chargé de la mise au point du premier programme de baccalauréat en loisirs. Les études québécoises étaient également dans l'air, tout comme la biologie médicale et les sciences annexes ou



PIERRE CARON, UQ

Gilles Boulet, recteur de l'UQTR de 1969 à 1978.

parallèles à la médecine. « Les études de deuxième cycle et la recherche s'imposaient également comme des priorités. Il fallait très vite s'y engager et Jacques R. Parent, premier doyen des études avancées et de la recherche, leur donna dès lors un élan considérable. Nous savions trop que les universités traditionnelles souhaitaient voir les établissements du réseau de l'Université du Québec se cantonner aux études de premier cycle. »

Enfin, M. Boulet souligne l'importance de la contribution à l'UQTR de Livia Thur qui fut vice-rectrice à l'enseignement et à la recherche pendant quatre ans. « Économiste de renom, cette grande universitaire nous a très vite donné une crédibilité remarquable, confie-t-il. Nos dossiers étaient entre bonnes mains quand elle présentait et défendait nos projets de programmes tant à l'Université du Québec qu'au Conseil des universités. De plus, son influence à l'interne fut énorme. Elle savait parler aux professeurs et leur faire comprendre de quelle façon se construisait une « vraie » université. »

Cette « vraie » université, elle existe déjà de façon incontestable quand, en 1978, Gilles Boulet quitte son poste de recteur de l'UQTR pour devenir président de l'Université du Québec. Mais, en 1994, l'universitaire se dit quand même estomaqué par l'ampleur et la qualité des résultats obtenus. « Ce que je vois dépasse nettement tout ce que j'avais imaginé au départ ! », confie celui qui n'a d'ailleurs pas accroché sa casquette de capitaine. M. Boulet s'attache en effet à mettre à flot un autre important vaisseau trifluvien, le Musée des arts et traditions populaires, dont il est le directeur général.



CLAUDE DEMERS, UQTR

En 1969, peut-être était-il ambitieux de vouloir à la fois une université à vocation générale qui réponde largement aux besoins classiques des étudiants de la région, et une institution personnalisée qui sorte des sentiers battus et explore de nouvelles voies universitaires! En 1994, c'est pourtant chose faite. La double ambition des pionniers est devenue la carte de visite de l'Université du Québec à Trois-Rivières. Une carte de visite que le nouveau recteur Jacques A. Plamondon adopte volontiers.

À mi-chemin entre les deux plus importantes villes du Québec, à moins de 150 km des méga-universités québécoises, 12 000 étudiants, dont près de la moitié ne sont pas originaires de la région Mauricie-Bois-Francs, fréquentent l'UQTR. Dans les secteurs de la santé, de l'environnement, de l'éducation, des entreprises et de la gestion, des sciences humaines et sociales ou des arts et des lettres, ils poursuivent des programmes universitaires traditionnels ou d'autres totalement inédits. Et, tour de force pour une université aussi jeune, 27 de ces quelque 100 programmes d'études accueillent un millier d'étudiants de deuxième et de troisième cycles. Dans la foulée de cet enseignement, des recherches sont menées dans de multiples champs stratégiques pour le développement culturel, social et économique du Québec.

COUP D'ŒIL DU NOUVEAU RECTEUR

Ce paysage humain et universitaire réjouit M. Plamondon qui, au cours de ses premiers mois à Trois-Rivières, a tenu à prendre le pouls de son établissement en rencontrant les gens qui font l'Université. «Je suis frappé de voir à quel point le tissu de ce milieu universitaire est serré, dit-il. Une grande proportion des ressources humaines de l'Université y œuvre depuis 25 ans et même les personnes à la retraite ou les anciens étudiants restent actifs dans plusieurs associations. Oui, le sentiment d'appartenance, qui réunit tous les membres de la communauté, me semble remarquable!»

Hors du campus, Jacques A. Plamondon a aussi constaté la fécondité des liens qui unissent le milieu socio-

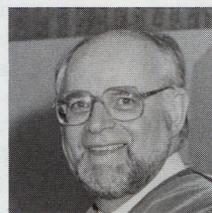


PHOTOS : CLAUDE DEMERS, UQTR

économique régional et l'Université. « Mon prédécesseur Jacques R. Parent me laisse là un héritage important que je compte entretenir et faire fructifier, commente-t-il. Les signes de cette proximité des communautés régionale et universitaire sont partout. J'ai ainsi été frappé de constater, dans presque toutes les pages du *Plan de développement stratégique régional*, la présence de l'UQTR comme partenaire. »

Par ailleurs, côté enseignement, mes premières rencontres ont mis en évidence l'attention personnalisée que, partout à l'UQTR, l'on tient à conserver aux étudiants. » Impressionné par la qualité du tissu humain et scientifique de son université, le nouveau recteur n'est pas sans apprécier le cadre dans lequel il évolue désormais. « Le campus de Trois-Rivières constitue sans doute l'un des ensembles universitaires les plus harmonieux du réseau de l'Université du Québec et même de tout le Québec. »

Pas de doute, Jacques A. Plamondon prend la relève de trois recteurs qui ont fait preuve de beaucoup de créativité et de clairvoyance dans la définition des grandes orientations de l'UQTR! L'implantation récente du doctorat de premier cycle en chiropractie, la renommée de l'Université en sciences du loisir, en études québécoises et en gestion des PME sont quelques-uns des résultats attribuables à la perspicacité des Boulet, Hamelin et Parent.



Le nouveau recteur, Jacques A. Plamondon.

Réclamait-on une faculté de médecine à Trois-Rivières en 1969? Normal, sans doute, à une époque où on imaginait mal une université sans la présence des carabins! Mais l'équipe de Gilles Boulet, voyant poindre la menace d'un surcroît de médecins au Québec, propose plutôt une orientation inédite en sciences de la santé s'appuyant sur des besoins en émergence dans la société. Ainsi, le projet de

doctorat en chiropractie, qui a vu le jour en 1993, est presque aussi ancien que l'UQTR elle-même. Dossier également avant-gardiste et délicat, la formation des sages-femmes devrait déboucher, espère-t-on, sur un programme d'études adapté aux souhaits des Québécoises

de *démédicaliser* les grossesses et les accouchements.

DES PROGRAMMES QUI FONT MOUCHE

Dans ces thèmes touchant la santé, comme dans une foule de programmes liés à l'environnement, à l'éducation et même aux sciences de l'industrie et à l'économie, le souci écologique est sous-jacent. En effet, misant sur la capacité des individus, des familles et des communautés à agir sur leur environnement, la préoccupation pour un nouvel équilibre socioculturel se révèle déterminante à l'UQTR.

Par exemple, on ne s'étonne pas de voir que le programme en sciences infirmières met entre autres l'accent sur les soins infirmiers reliés à la promotion de la santé de la famille

avec enfants et de la personne âgée. On annonce clairement que les trois programmes en sciences de l'activité physique visent à former des professionnels, des enseignants et des chercheurs outillés pour favoriser la prévention de la maladie et la promotion de la santé dans la communauté.

Par ailleurs, malgré des débuts difficiles, le Département de psychologie constitue désormais l'un des fleurons de l'UQTR avec ses programmes de doctorat et de maîtrise, mais aussi grâce à son baccalauréat dont les concentrations ciblent des besoins d'actualité, notamment en psychologie sociale ou en psychogérontologie. Autre point fort et original en sciences de la santé, le baccalauréat en biologie médicale est une exclusivité de l'université trifluvienne. Enfin, les trois programmes en biophysique, au confluent des sciences de la santé et de plusieurs autres disciplines, constituent également des atouts mis en évidence par le recteur.

Fer de lance de l'UQTR il y a 25 ans, les sciences de l'éducation y restent primordiales. Alors que le baccalauréat en enseignement secondaire affirme son leadership dans le domaine, les programmes en enseignement préscolaire et primaire, de même que celui en adaptation scolaire, exercent une nette attraction dans le milieu québécois tout entier.

Déjà au cœur des préoccupations des Québécois en 1970, l'amélioration de la qualité de vie motivait très tôt l'introduction des sciences du loisir à l'UQTR. Une primeur qui, encore aujourd'hui, est associée à sa réputation, un peu au même titre que les programmes en études québécoises.

Enfin, les préoccupations régionales et économiques se traduisent avec éloquence dans trois programmes qui ciblent les problématiques propres à l'industrie papetière. Conçues à la mesure des questionnements technologiques, environnementaux et économiques de cet univers industriel, les sciences des pâtes et papiers forment des ingénieurs chimistes, des professionnels et des chercheurs.

LA RECHERCHE : VOLET UNIVERSITAIRE INCONTOURNABLE

Dès 1969, le recteur Boulet et son équipe inscrivaient la recherche dans leurs priorités. Malgré les urgences tous azimuts du démarrage, il n'était pas question de mettre de côté cet important volet universitaire. Dès le premier exercice financier, 10% du budget, soit 464 000\$, provenait déjà de subventions de recherche. Le ton était donné et, en 1993-1994, c'est près de 8,4 millions de dollars que l'UQTR a reçus en subventions et commandites de recherche.

Tout comme l'enseignement, la recherche menée à l'UQTR est fortement imprégnée des préoccupations régionales. « Le nouvel Institut de recherche en hydrogène, établi sur le campus, est un bel exemple de la concertation qui prévaut chez nous », estime M. Plamondon, en rappelant la participation financière du



CLAUDE DEMERS, UQTR

Conseil régional de développement pour un montant d'un demi-million de dollars. « C'est énorme, ajoute-t-il, quand on sait que les budgets décentralisés gérés par cet organisme sont de l'ordre de trois millions de dollars ! » C'est le Groupe de recherche sur les diélectriques, regroupant des professeurs des départements de physique et d'ingénierie, qui est à l'origine de l'Institut de recherche en hydrogène.

Apparemment moins explosif mais tout aussi crucial, le thème du développement de l'enfant et de la famille suscite également des recherches qui font la fierté de l'UQTR. Le Groupe de recherche en développement de l'enfant et de la famille (GREDEF) associe, outre des professeurs et des étudiants, pas moins de 12 centres locaux de services communautaires (CLSC) de la région. Par ailleurs, dans le domaine de la pharmacologie et de l'immunologie, le Groupe de recherche en biotechnologie des membranes est très prometteur, tout comme le Groupe de recherche en électronique industrielle. Autre thème de recherche qui fait la fierté du recteur Plamondon : la

philosophie analytique qui s'attache en particulier à identifier ce qui est le propre de la pensée et de la raison humaines dans l'usage et la compréhension du langage.

D'autre part, au sein même des départements, plusieurs laboratoires de recherche ont fait leur marque. Parmi eux, le Laboratoire de recherche sur les communautés aquatiques se penche sur le cas de la truite mouchetée, menacée par l'introduction des poissons-appâts dans les lacs. Le très original Laboratoire sur les arthropodes piqueurs cherche, quant à lui, à mieux connaître la nature et l'écologie des insectes piqueurs et des tiques.

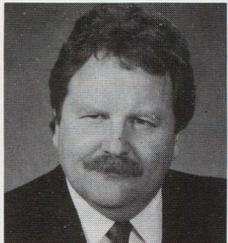
Enfin, les trois importantes entités que sont le Centre de recherche en pâtes et papiers, le Centre de recherche en photobiophysique et le Centre interuniversitaire d'études québécoises constituent, bien sûr, des outils privilégiés de rayonnement et de formation pour l'UQTR.

L'UQTR, DEMAIN

À travers tous ces instruments mis en œuvre depuis 25 ans, M. Plamondon souhaite que l'UQTR continue à offrir des défis de qualité à ses étudiants. Mais ces défis, le recteur ne peut les dissocier de ceux qui attendent les gestionnaires universitaires. Ainsi, s'il parle d'évaluation rigoureuse et de renforcement de programmes, il souligne également l'importance de miser sur l'*employabilité* des étudiants. « Pas de doute, les universités devront résoudre certaines contradictions que la situation leur posera. Pour réussir, elles devront se rapprocher des réalités du marché du travail, tout en gardant la distance critique qu'imposent les besoins de l'analyse. Elles devront tirer profit de ce que leur environnement leur enseigne, tout en résistant aux commandes des intérêts particuliers. Elles devront contribuer à la formation de citoyens responsables, grâce à un enseignement général de qualité alimenté par la recherche, tout en leur dispensant un bagage utile pour des emplois particuliers, bien que difficilement prévisibles. »

« La présence d'une université dans une ville comme Trois-Rivières est fantastique! » L'enthousiasme de Jean Fournier, président du Conseil d'administration de l'Université du Québec à Trois-Rivières n'est pas uniquement attribuable à sa fonction au sein de la plus haute instance décisionnelle de l'institution; il découle aussi d'une fréquentation multifacénaire de près de 25 ans avec l'Université.

En effet, au début des années 70, M. Fournier était de l'une des premières promotions d'étudiants trifluviens à recevoir



Jean Fournier, président du CA de l'UQTR.

un baccalauréat en sciences de l'administration dans sa ville natale. Il est aujourd'hui président de la très dynamique Chambre de commerce de Trois-Rivières. Et, comme un grand nombre de

compagnies de la région, sa propre entreprise, qui se spécialise dans l'élagage des arbres sous les lignes électriques, a établi des liens de partenariat avec des scientifiques de l'UQTR.

L'interférence formation – recherche – développement économique et régional, Jean Fournier la connaît et en est l'un des protagonistes de premier rang.

UNIVERSITÉ ET DÉVELOPPEMENT RÉGIONAL

Pâtes et papiers, hydrogène, électricité, développement des PME et de leur environnement : autant de thèmes d'enseignement et de recherche qui, selon le président Fournier, constituent des atouts pour les entreprises locales et alimentent le dynamisme de la région.

Depuis 25 ans, les formules de partenariat université-entreprises expérimentées dans la région ont pris plusieurs visages. Elles sont allées du projet conjoint de recherche appliquée, aux consultations et contrats, en passant par diverses formes de partage de réflexion. « Les compagnies ou organismes locaux qui, d'une façon ou d'une autre, ont requis l'expertise des universitaires, ne se comptent plus! », estime Jean Fournier. Ainsi,

quand on a effectué la caractérisation du gaz naturel du gisement de Pointe-du-Lac, le Groupe de recherche sur les diélectriques du Département de physique s'est associé à Intragaz. Hydro-Québec et ses laboratoires sont des partenaires de longue date de l'UQTR. Par exemple, lorsqu'on a voulu analyser le comportement électrothermique d'un transformateur de type sec, des chercheurs en électrothermie industrielle du Département d'ingénierie se sont joints à des collègues de l'IREQ et de Ferranti-Packard ltée.

Plus près des préoccupations des Trifluviens, une entreprise d'insertion professionnelle a été implantée à Trois-Rivières par le Groupe de recherche en économie et gestion des PME du Département d'administration et d'économique, en collaboration avec le Service de préparation et d'intégration au travail de Trois-Rivières, « Sprint ».

Que dire, par ailleurs, de la part que prennent les universitaires aux diverses manifestations culturelles et artistiques que sont le Festival international de la poésie de Trois-Rivières, le Mini-festival du film sur l'art, le Salon du livre de Trois-Rivières? « Et l'Orchestre symphonique de Trois-Rivières, qui fait les délices de notre région, et le Musée d'archéologie de Trois-Rivières, qui est de la responsabilité de l'Université, et le prochain Musée des arts et traditions populaires! », d'ajouter M. Fournier.

Convaincu et convainquant, Jean Fournier se voit comme un trait d'union



Quelques étudiants de l'UQTR se rendent à leurs cours. On remarque, en arrière-plan, les nouvelles résidences, lesquelles peuvent accueillir 400 étudiants.

entre la population qui l'entoure et le monde universitaire. « Je vis au rythme des quelque 150 000 personnes qui habitent l'agglomération trifluviennne, et mon défi est de répercuter leurs préoccupations dans le milieu universitaire. En retour, je m'attache à sensibiliser le plus grand nombre de personnes au potentiel socioéconomique que représente cette université. » Pour le président du Conseil d'administration, il ne fait aucun doute que l'avenir de la région est lié à la capacité innovatrice de l'UQTR. **R**

